

INTRODUCTION

« Mon piet va à sa guérison ; mes cela dura un peu plus longtemps, car l'on n'a pas jugé à propos d'y rien mestre pour le faire supuret, et comme la petite écorchure qui y estoit sur les nerf et tenderont, j'en soufre bien davantage. Cependant les sirurgiens et Lenoir en qui j'ay grande confiance m'assure fort qu'il n'y a rien à craindre. »

Ainsi s'exprime Élisabeth-Charlotte, duchesse de Lorraine et de Bar qui, le 23 juillet 1726, depuis le château de Lunéville, fait part à son amie, la marquise d'Aulède, des tracas de santé que lui cause, depuis plus de dix ans, un ulcère variqueux¹. Rien en soi de bien surprenant, car parler de sa santé ou de ses maladies est une pratique courante au XVIII^e siècle, tout particulièrement dans les correspondances, mais que l'historien y prête attention est chose, en revanche, nouvelle à l'échelle des cinquante dernières années.

En effet, l'histoire de la maladie fut longtemps celle de la médecine, de ses héros, de leurs exploits. Mais au cours des années 1970, le corps, à l'intersection de l'histoire, de l'anthropologie, de la sociologie, de la

1. *Lettres d'Élisabeth-Charlotte d'Orléans, duchesse de Lorraine, à la marquise d'Aulède (15 décembre 1715-2 janvier 1738)* publiées par E. Alexandre de Bonneval, dans *Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine*, t. X, 1865, p. 220, 23 juillet 1726.

littérature¹, de la philosophie et de la médecine, fait une entrée remarquée dans le questionnement des sciences sociales, que l'on songe aux travaux du sociologue David Le Breton, du philosophe Michel Foucault ou à ceux d'Alain Corbin, de Jean-Jacques Courtine ou de Georges Vigarello par qui ce corps pluriel devint enfin objet d'histoire², une histoire du corps dont l'un des axes, au cœur des années soixante-dix, est l'étude du corps en souffrance. En 1974, Jacques Revel et Jean-Pierre Peter, effectivement, agrègent aux « nouveaux objets » de l'histoire le corps vécu de l'homme malade, mais les historiens francophones ayant été peu nombreux à répondre à cette sollicitation, Jean-Pierre Peter de renchérit quinze ans plus tard : « une histoire nous manque, qui n'est ni celle de la médecine ni celle des maladies, mais bien celle des malades »³. L'appel avait été précédé quelques années auparavant, en 1985, par l'invitation de l'historien britannique Roy Porter à écrire l'histoire de la médecine « from below », c'est-à-dire une histoire qui privilégie le point de vue du patient quant à l'expérience de la maladie et à la gestion de la santé⁴. Un renversement radical de perspective⁵ qui invite l'historien à prendre en compte le vécu de la maladie plutôt qu'à se complaire dans l'analyse du discours médical, dans l'histoire des maladies ou les biographies de soignants célèbres. Depuis, les travaux se sont multipliés à partir des récits de malades, d'abord dans

1. Ainsi *La Douleur* de M. DURAS, Paris, Hachette, 1985, où la narratrice, de façon réaliste, met en scène, avec force détails, le corps physique souffrant. Voir aussi, parmi bien d'autres textes, le recueil de nouvelles de J.-M. LE CLEZIO, *La Fièvre*, Paris, Gallimard, 1965 ou *La Montagne magique* de Th. MANN, 1^{re} édition 1924, traduit, Paris, Fayard, 2016. Ces trois ouvrages sont analysés par G. DANOU, *Le Corps souffrant : littérature et médecine*, thèse de doctorat publiée chez Champ Vallon, 1994.

2. D. LE BRETON, *La Sociologie du corps*, Paris, PUF, 5^e édition, 2002 ; A. CORBIN, J.-J. COURTINE, G. VIGARELLO (dir.), *Histoire du corps*, Paris, Seuil, 3 volumes, 2005-2006 et l'article prémonitoire de M. PERROT, « Le corps a son histoire », *L'Histoire*, 1979/8.

3. J. REVEL, J.-P. PETER, « Le corps. L'homme malade et son histoire », dans J. LE GOFF, P. NORA, (dir.), *Faire de l'histoire*, III, « Nouveaux objets », Paris, Gallimard, 1974, p. 169-191 et J.-P. PETER, « Position et statut des malades en France à la veille de la Révolution de 1789 » dans A. LAFAY (dir.), *Le Statut du malade, XVI^e-XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 55.

4. R. PORTER, « The patient's view : doing history from below », *Theory and Society*, 1985, 14, p. 175-198.

5. Voir O. FAURE, « Des médecins aux malades : tendances récentes en histoire sociale de la santé », dans *Pour l'histoire de la médecine. Autour de l'œuvre de Jacques Léonard*, 1995, p. 59-69. En 2010, un bilan de ce renouveau a été dressé par Ph. RIEDER, *La Figure du patient au XVIII^e siècle*, Genève, Droz, 2010, p. 9-41 avec un récapitulatif des principaux travaux fondateurs de cette histoire de la maladie « au ras du sol », p. 18-27.

le monde anglo-saxon dès la fin des années quatre-vingt et à l'aube des années quatre-vingt-dix, puis dans l'espace francophone dès le tournant du siècle. Cette étude doit d'ailleurs beaucoup à la lecture récente et stimulante des travaux de quelques historiens suisses tels Philippe Rieder, Séverine Pilloud ou Micheline Louis-Courvoisier et aux recherches, en France, de Jean-François Viaud ou d'Isabelle Robin-Romero ; travaux tous en rupture avec l'historiographie traditionnelle de la médecine¹.

Il s'agit d'un autre angle d'attaque qui donne une place centrale à l'individu mais également aux sources qui en parlent, c'est-à-dire à ces écrits du for privé² — journaux, mémoires, livres de famille, correspondances intimes... — qui suscitent surtout depuis l'aube des années 2000 un nouvel engouement ; un engouement chez les historiens, mais que partagent aussi, en France et en Europe, les sociologues et les anthropologues, tous sensibles sans doute à l'air du temps qui magnifie l'individu et qui, *via* les médias, valorise à l'excès le témoignage³. Ces correspondances, mémoires, journaux — écritures canoniques de l'intime produites hors institutions — attestent du discours qu'un individu tient sur lui-même, sur ses proches et sur le monde qui l'entoure.

Sources non médicales, ces écrits personnels sont ici privilégiés avec comme document essentiel les lettres qu'Élisabeth-Charlotte d'Orléans, duchesse de Lorraine, adresse à son amie la marquise d'Aulède entre 1715 et 1738. Une importante correspondance (394 lettres éditées) complétée par l'analyse de quelques journaux moins bavards⁴ : celui tenu par une Nancéienne, Anne-Cécile Senturier-Marcot (1716-1782), épouse d'un conseiller à la Cour souveraine, Châteaufort, promis tardivement à la célébrité et, secondairement, ceux rédigés par quelques-uns de ses apparentés Marcot, tels son oncle maternel François-Pascal et le fils de celui-ci — son cousin — Pascal-Joseph qui, tour à tour, ont tenu le leur,

1. Pour prendre connaissance de ces différents travaux, se reporter à la bibliographie qui figure en fin de volume.

2. Terme créé par M. FOISIL, « L'écriture du for privé » dans *Histoire de la vie privée*, t. 3, Paris, 1986, p. 331-369. Les travaux de Jean-François Viaud s'appuient sur ces écrits privés comme ceux d'Isabelle Robin-Romero, mais celle-ci utilise aussi comme Philippe Rieder, Séverine Pilloud, Micheline Louis-Courvoisier ou Joël Coste les consultations épistolaires, c'est-à-dire les correspondances entre patients et médecins.

3. Pour des développements historiographiques plus nourris, se reporter, entre autres, aux travaux de J.-P. BARDET, M. CASSAN, S. MOUYSSSET et F.-J. RUGGIU et notamment à *Entre mémoire et histoire. Écriture ordinaire et émergence de l'individu*, sous la direction de N. LEMAÎTRE, S. MOUYSSSET, 134^e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Bordeaux, 2009, CTHS, 2011, p. 3-8 (introduction).

4. Le corps en est le grand absent sauf s'il est un corps malade.

entre 1709 et 1786. Ces écritures privées, textes à la première personne, auxquels ce travail fait la part belle, procèdent à une mise en récit de la maladie, mettent parfois l'accent sur l'expérience vécue du malade et de ses proches et donnent accès aux parcours de santé de quelques individus appartenant à une frange restreinte de la population, les « gens de qualité », c'est-à-dire ces catégories privilégiées lettrées, les seules à avoir laissé, pour le bonheur du chercheur, quelques traces écrites¹.

Autant de regards que l'individu porte sur son corps malade ou le corps souffrant de l'autre qui, à travers l'écrit, révèle les façons dont la maladie est dite, vécue, interprétée et les représentations qu'on s'en fait, car l'actualité le rappelle aujourd'hui cruellement, chaque époque a sa maladie autour de laquelle se cristallisent les discours et les angoisses de la société du moment. Histoire du corps malade, ce travail esquisse plus modestement une histoire de la relation thérapeutique, car au fil du récit s'expriment parfois les attentes du malade ou de ses proches vis-à-vis du soignant et des soins prodigués. Ces parcours de santé individuels étant, comme il se doit, restitués dans le tissu de leur environnement familial et social et les narrations privées, confrontées aux discours médicaux ambiants. Car la maladie, nul besoin désormais de le démontrer, est socialement et culturellement construite.

1. Contrairement à l'assertion de Virginia Woolf placée en exergue, *supra*, dans cet ouvrage, il reste heureusement pour l'historien quelques traces « de tout ce drame quotidien du corps... ».